

PIERRE RABHI

VERS
LA SOBRIÉTÉ
HEUREUSE

ACTES SUD

Désormais, la plus haute, la plus belle performance que devra réaliser l'humanité sera de répondre à ses besoins vitaux avec les moyens les plus simples et les plus sains. Cultiver son jardin ou s'adonner à n'importe quelle activité créatrice d'autonomie sera considéré comme un acte politique, un acte de légitime résistance à la dépendance et à l'asservissement de la personne humaine.

P. R.

AVANT-PROPOS

Depuis quarante-cinq ans j'ai engagé ma vie, avec le soutien et la connivence de Michèle et de notre famille, dans la voie de la sobriété. Je préfère par conséquent, plutôt que de me perdre dans des considérations ou des théories générales, témoigner des réflexions, des décisions, des initiatives que, chemin faisant, ce choix délibéré m'a inspirées. Ainsi, le principe "faire ce que l'on dit et dire ce que l'on fait" donnera un peu de cohérence et, je l'espère, de crédibilité à mon modeste témoignage. Celui-ci n'a d'autre ambition que de contribuer à une réflexion propre à éclairer des décisions qui ne pourront sans cesse être ajournées sans préjudice grave dans l'avenir immédiat, et plus encore à moyen et long terme. Cependant, quelle que soit la manière dont on aborde la modération en tant que nécessité incontournable, une certitude demeure : les limites qu'impose – par sa constitution même – la planète Terre rendent irréaliste et absurde le principe de croissance économique infinie. Irréaliste, si l'on applique les outils les plus élémentaires d'analyse, sur le plan tant physique que biologique, à l'organisation de la vie en tant que phénomène ; absurde, dès lors que l'on recourt à la simple logique d'une pensée libre de toute manipulation. Le système dominant, qui se targue de grandes performances, s'emploie surtout, en réalité, à dissimuler son inefficacité, qu'un simple bilan, notamment énergétique, mettrait

en évidence. Cet examen révélerait également les contradictions internes d'un modèle qui ne peut produire sans détruire et porte donc en lui-même les germes de sa propre destruction. Le temps semble venu d'instaurer une politique de civilisation fondée sur la puissance de la sobriété. Un chantier exaltant s'ouvre, invitant chacune et chacun à atteindre la plus haute performance créatrice qui soit : satisfaire à nos besoins vitaux avec les moyens les plus simples et les plus sains. Cette option libératrice constitue un acte politique, un acte de résistance à ce qui, sous prétexte de progrès, ruine la planète en aliénant la personne humaine. Et c'est la beauté de la nature, de la vie, et de l'œuvre de l'homme dans sa dimension créatrice, qui devra nous inspirer tout au long des voies nouvelles que nous emprunterons.

LES SEMENCES
DE LA RÉBELLION

LE CHANT DU FORGERON

Un homme simple, habitant une petite oasis du Sud algérien, chaque jour vaque à ses occupations de père nourricier. Il ouvre la porte de son atelier de forge, allume le feu et, le jour durant, va travailler le métal. Il entretient les outils aratoires des cultivateurs, répare les modestes objets du quotidien. Ce petit Vulcain du désert fait toute la journée chanter l'enclume, un apprenti tirant sur la corde du soufflet de la forge pour attiser les flammes. Des étincelles incandescentes jaillissent du marteau de l'artisan en une nuée d'étoiles fugaces et, tout à son ouvrage, il est comme absent au monde.

Un enfant silencieux le regarde et l'admire, en est fier, immensément. De temps en temps, l'homme au visage volontaire, ascétique et ruisselant de sueur s'arrête, accueille ses clients, répond à leurs sollicitations. Parfois, un groupe d'hommes se constitue spontanément devant l'atelier. On échange, on boit du thé, on plaisante, on rit, on devise aussi sur des questions graves, accroupi sur une natte en fibres de palme.

Non loin de l'atelier est une place carrée, assez vaste, entourée de boutiques – épiciers, bouchers, marchands de tissus, etc. –, ainsi que d'ateliers de tailleurs, cordonniers, menuisiers, petits orfèvres... Tous les jours, des chansons s'échappent des ateliers comme des condiments de sérénité, pour se répandre dans l'atmosphère tiède ou suffocante, selon les saisons.

Du côté ouest se trouve un espace nu, ouvert, dévolu au marché. Une sorte de caravansérail sans murs où s'entremêlent des dromadaires blatérant, des moutons, des chèvres, des ânes et des chevaux, dégageant des odeurs fortes. Des nomades silencieux vont et viennent ; d'autres demeurent accroupis adossés à des sacs de toile rude, repus de céréales ; des fagots de bois sec ouvrent l'imagination au grand désert où ils furent glanés. Des dattes compactées pour la conservation et parfois, en saison, des truffes du désert s'offrent à qui veut les acquérir. Tout cela produit une sorte de tumulte feutré, ponctué par les voix aiguës des marchands interpellant les clients. Parfois, des conteurs ou des acrobates proposent à un public fasciné, faisant cercle autour d'eux, leurs prouesses et leurs rêves. La cité tout entière est parcourue de venelles ombreuses entre des maisons de terre ocre imbriquées les unes dans les autres, surmontées de leurs terrasses, entourant un minaret blanc à l'allure de vigie scrutant les quatre horizons. De cette masse de glaise émergent ici ou là des palmiers. Certains font office de parasols, ombrageant les jardins potagers dans une contrée où le soleil darde des rayons brûlants comme des tisons. Hors de la cité, ce n'est que désert de sable et de rocaille, contenu derrière une montagne qui s'étend d'un horizon à l'autre, comme un rempart infini. Au sein du désert inhospitalier, la vie a une saveur de miracle.

L'ambiance est à la frugalité. La misère extrême touche peu les gens de cette culture de l'aumône et de l'hospitalité, sans cesse rappelées comme devoirs majeurs par les préceptes de l'islam. Les saisons et les constellations rythment le temps. La présence du mausolée, tutélaire et séculaire, du fondateur de la cité, qui toute sa vie a enseigné la non-violence, instaure depuis longtemps un climat de spiritualité propice à l'apaisement, à la concorde.